

sont aperçus qu'ils avaient atteint le chiffre qui leur était imposé, et se sont frotté les mains en disant : —Maintenant, c'est assez, nous avons fait un choix très judicieux, très intelligent et très impartial, tant pis pour les autres.

C'est à la suite de ce beau raisonnement qu'Hébert n'expose pas.

Voyons, franchement, comprenez-vous qu'il y ait des gens en Canada qui trouvent les œuvres d'Hébert indignes de figurer à l'exposition de Londres ?

Boisseau n'a pas eu un tableau accepté.

Je pourrais citer bien d'autres artistes de talent, mais on voit qu'il existait un parti pris de boycotter la Province de Québec.

Pauvres juges !

.

Chaque fois que j'entends dire que de braves gens de notre Province s'en vont au Manitoba, j'éprouve une profonde pitié pour ces émigrés et beaucoup de colère contre ceux qui les ont excités à quitter le Bas Canada.

Voici un passage d'une lettre reçue dernièrement d'un de nos compatriotes, très honorable, qui habite le Manitoba depuis plusieurs années.

« Les terrains, dit ce correspondant, sont retombés au prix qu'ils étaient avant la fièvre de spéculation. Jamais nos compatriotes ne pourront à l'avenir compter sur de meilleures chances pour s'établir ici. Tout le long de la Rivière Rouge, sur les lignes de chemin de fer, à proximité des stations, il est possible pour un homme ayant un petit capital de se faire pour le moment un chez soi, et pour l'avenir, une grande aisance. Combien n'y a-t-il pas de petits propriétaires dans vos environs qui végètent sur une petite propriété, et qui voient le moment où leurs enfants les laisseront, parce que leur propriété ne sera pas assez grande pour être divisée entre chacun de leurs enfants, qui pourraient, en réalisant leur avoir, venir se mettre dans notre province en état d'établir en quelques années, en quelques mois, je dirais même, tous leurs enfants autour d'eux, et mieux que ces propriétaires ne sont eux-mêmes à l'heure actuelle. »

.

Je vous l'ai dit, cette lettre vient d'un homme respectable, dont le but est excellent sans doute, mais dont je ne puis approuver les conseils.

Les terrains, dit-il, sont retombés aux prix qu'ils avaient avant la fièvre de spéculation.

Cela signifie que la spéculation n'a été qu'une attrappe nigauds et qu'on n'est pas plus avancé qu'avant l'arrivée des brasseurs d'affaires. Ce qui n'est pas fait pour inspirer beaucoup de confiance dans l'avenir de ce pays désert.

Un homme ayant un petit capital peut se faire un chez soi..... etc.....

Mais point n'est besoin d'aller si loin pour avoir du terrain à bon marché et pour se faire un chez soi—surtout quand on a un petit capital !

Le Curé Labelle a plus fait, à lui seul, dans le nord de notre province, que tous les agents de colonisation et que les joueurs de tam-tam des compagnies de chemin de fer du Manitoba et du Nord Oust.

Pour la centième fois, je vous le répète, ne quittez pas votre belle Province. Ici vous êtes certains d'avoir de la terre, du bois et de l'eau, tandis que là bas

.

Je vous disais, en commençant ma causerie, que le souvenir de nos hommes qui ont combattu pour les libertés du peuple, était impérissable, j'en ai la preuve en recevant un exemplaire de la seconde édition des *Patriotes de 37*, de M. L. O. David.

C'est certes un exemple frappant de cette vérité. Les ouvrages des adversaires—très rares, il est vrai—de M. David, arriveront-ils jamais à être édités une seconde fois ?

Permettez-moi d'en douter et laissez-moi affirmer que non.

LÉON LEDIEU.

L'homme politique qui parle de son attachement pour le peuple est suspect de ne l'aimer que pour ses votes. Mais celui qui ne recherche ni ne veut accepter aucune des places que donne la faveur populaire, peut espérer d'être écouté comme un ami.

LES AMES

Au premier jour, quand Dieu créa les âmes,
Il les forma pour aller deux par deux,
Pour s'éclairer de mutuelles flammes,
Pour s'entraider dans leur vol hasardeux.

Mais le démon les chassa vers le gouffre
Toute éfarée en proie au ravisseur.
Depuis ce temps chaque âme pleure et souffre
En appelant l'âme qui fût sa sœur.

O désespoir, ô tourment de la vie !
Chercher en vain, dans l'ombre, loin du jour,
Cette âme-sœur, à notre âme ravie,
Et que Dieu fit pour notre unique amour !

Mais quand Dieu veut que deux âmes pareilles
Puissent ensemble accomplir leur chemin,
Il leur entrouvre un Eden de merveilles,
Un avenir qui n'a plus rien d'humain.

Sainte union de deux cœurs qui s'entendent,
De deux flambeaux qui ne forment qu'un feu !
De tels bonheurs dans les cieus nous attendent,
C'est sur la terre un sourire de Dieu !

PROSPER BLANCHÉMAIN.

QUELQUES NOMS CANADIENS

À U XVII^e siècle se sont établies au Canada les familles Racine, Anquetil et Mézeray, portant trois des beaux noms littéraires de la France. Jusqu'à présent, nous n'avons pu rapprocher nos Racine et nos Anquetil de la parenté des deux hommes qui ont illustré ces noms. Mézeray venait des endroits et était du même âge que le célèbre historien du temps de Richelieu et Mazarin ; il devait être de sa famille.

Les Godefroy appartenaient à une race d'écrivains dont les ouvrages sont encore consultés aujourd'hui.

Chartier de Lotbinière avait pour père un médecin fameux par les livres qu'il éditait, au prix de toute sa fortune, et l'ancêtre de celui-ci, Alain Chartier, tient dans l'histoire littéraire l'une des premières places.

Boisseau, qui était greffier du Conseil Supérieur de Québec, au XVIII^e siècle, descendait d'un légiste distingué, poète à ses heures, et grand commentateur des lois et coutumes du royaume.

Aubert de la Chasnaye, qui nous a laissé un bon mémoire sur les affaires du Canada, paraît avoir été de la famille du pilote Aubert, dont la carte du golfe Saint-Laurent est une curiosité de nos archives.

Dans la noblesse de création canadienne, sous Louis XIV, nous rencontrons toute une série de noms d'emprunt qui surprennent nos oreilles. Par exemple, l'humble interprète LeMoyné devient M. de Longueuil. Un habitant, qui se nomme Hertel tout court, a un fils qui porte le nom de M. de Rouville. Le sieur Boucher nous donne M. de Grosbois. Bissot est, au bout de quelques années, M. de Vincennes. Amyot se transforme en M. de Villeneuve.

Je crois avoir vu tous les titres de noblesse connus qui ont été décernés à des Canadiens par Louis XIV. Dans aucun de ces documents ne se rencontre le privilège de porter des surnoms. D'où venaient ceux-ci ? On me répondra que les surnoms provenaient presque invariablement de la terre que l'on possédait. En France, oui, mais en Canada les terres n'avaient pas de noms—il fallait les créer ; c'est pourquoi je conclus que nos nouveaux nobles empruntaient des noms à la noblesse de France et les reportaient sur leurs terres, tout en les prenant d'abord pour leurs personnes.

Ainsi, d'Iberville, de Bienville, de Niverville, de Grandpré, de Roquetaillade, de Sévigny, sont entrés dans notre histoire, portés et illustrés par des hommes dont les pères, simples habitants, étaient désignés par d'autres noms.

Il y a deux cents ans, lorsque M. de Bransac passait dans les rues de Montréal, tout le monde savait que son père s'appelait Migeon. Quand M. de Lagauchetière concédait les terrains qui traversent la rue de ce nom, il n'en était pas moins fils du même M. Migeon et frère du dit Bransac.

L'historien Parkman a fait de tous ces noms une liste "d'officiers français," de sorte qu'il nous laisse

les pères qui étaient des habitants, et u'il donne à la France leurs fils qui brillent dans nos annales.

Parlant des découvertes du Nord-Ouest, les auteurs ont remarqué les cartes et les rapports de MM. de Monbrun, Boucherville, la Vérendrie, la Jemerais, Laperrière, la Corne et Niverville, et ils n'ont pas manqué de qualifier ces officiers du titre de Français. Or, tous étaient Canadiens de naissance et portaient des noms différents de ceux de leurs pères.

A plusieurs reprises, on voit, dans notre histoire, une expédition militaire conduit par des officiers de noms qui ne se ressemblent aucunement—et pourtant ces hommes étaient frères. A tout coup, les écrivains se font un devoir de les qualifier d'officiers français. On nous a ainsi dérobé les trois quarts de nos meilleurs noms.

Dans les guerres du XVII^e siècle, il y avait à la tête de nos miliciens : MM. de Chambly, de Beaulac, de Rouville, de la Frencière, tous enfants du même père et de la même mère, mais qui nous le dit ? Ils apparaissent là comme autant de personnages étrangers les uns aux autres, et surtout Français, tandis que leur père était né au Canada, et aux aussi.

Dans une seule famille, celle de Robineau, je vois cinq frères distingués : Portneuf, Meneval, Menvilette, Bécancour, Villebon. Un historien, parlant de Meneval, dit qu'il devait trouver la vie dure en Canada, après avoir vécu à la cour de Versailles. Le pauvre garçon n'avait jamais vu les rives de France !

Mais, encore une fois, d'où venaient ces noms. Quelles circonstances particulières les avait fait adopter par ces familles canadiennes ? C'est ce qui reste à savoir. En tous cas, il est évident que la coutume de nos ancêtres le permettait. Nous serions bien étonnés aujourd'hui si le fils de M. Chapleau se nommait M. de Berryer ; le fils de M. Langevin, M. de Portalès ; le fils de M. Caron, M. de Latour-d'Auvergne, et pourtant ce serait exactement comme il y a deux siècles.

BENJAMIN SULTE.

MALAISES ET MENACES

D U travail nulle part et la famine partout, tel est le cri qui s'échappe de milliers de poitrines, la plainte universelle qui nous arrive des sociétés ouvrières de l'ancien et du nouveau monde.

A mesure que le commerce et l'industrie ont, en se développant, étendu leurs exigences sur des populations façonnées selon leurs intérêts, on a vu une étrange complication de rapports sociaux s'établir partout.

Au milieu des champs, appuyé sur son instrument de travail, le laboureur regarde le ciel d'où lui viennent la rosée et le soleil, et c'est de là qu'il attend la récompense de son pouvoir.

Combien plus variées et incertaines sont les espérances de l'ouvrier, qui, après avoir peiné tout le jour dans l'atmosphère empoisonnée des usines et des ateliers, après avoir courbé sa volonté sous la volonté d'une hiérarchie de maîtres plus ou moins égoïstes, est forcé de venir se reposer de ses fatigues dans un réduit d'où son travail, mal rétribué, n'a pu chasser la misère.

Accoutumé à ramener toutes ses aspirations vers la terre, il ne peut se faire à l'idée de travailler sans cesse pour édifier l'aisance d'autrui ; il frémit à mesure qu'il sent la vie le pousser à sa fin, sans lui avoir rien dit de la jouissance tant convoitée.

Dès lors que le crédit baisse, qu'une grève survienne, que les machines s'arrêtent et l'on voit comment se traduit la colère d'un peuple sans foi et envieux, quand il se mêle d'être logique.

Il n'y a plus qu'à s'entendre, à s'associer par tout l'univers pour l'œuvre des menaces et des vengeances. Or, s'il faut en croire la presse étrangère, tout sera bientôt préparé.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Contre le croup des enfants.—Délayez une cuillerée à bouche de fleur de soufre, dans un demi-verre d'eau sucrée, et donnez une cuillerée à café de ce mélange au malade, par intervalles d'un quart d'heure.